

nous occupe : c'est le retour de Louis

—Je ne disconviens pas que..., répondit le compère. Mais enfin ces fournitures...

—Et vous serez de la noce, répliqua Jean Cornbutte, qui interrompit le négociant et lui serra la main de façon à la briser.

—Ces fournitures de bois...

—Et avec tous nos amis de terre et nos amis de mer, Clerbaut. J'ai déjà prévenu mon monde, et j'inviterai tout l'équipage du brick!

—Et nous irons l'attendre sur l'estacade? demanda Marie.

—Je le crois bien, répondit Jean Cornbutte. Nous défilons tous deux par deux, violons en tête!"

Les invités de Jean Cornbutte arrivèrent sans tarder. Bien qu'il fût de grand matin, pas un ne manqua à l'appel. Tous félicitèrent à l'envi le brave marin qu'ils aimaient. Pendant ce temps, Marie, agenouillée, transformait devant Dieu ses prières en remerciements. Elle rentra bientôt, belle et parée, dans la salle commune, et elle eut la joue embrassée par toutes les commères, la main vigoureusement serrée par tous les hommes; puis, Jean Cornbutte donna le signal du départ.

Ce fut un spectacle curieux de voir cette joyeuse troupe prendre le chemin de la mer au lever du soleil. La nouvelle de l'arrivée du brick avait circulé dans le port, et bien des têtes en bonnets de nuit apparurent aux fenêtres et aux portes entrebâillées. De chaque côté arrivait un honnête compliment ou un salut flatteur.

La noce atteignit l'estacade au milieu d'un concert de louanges et de bénédictions. Le temps s'était fait magnifique, et le soleil semblait se mettre de la partie. Un joli vent du nord faisait écumer les lames, et quelques chaloupes de pêcheurs, orientées au plus près pour sortir du port, rayaient la mer de leur rapide sillage entre les estacades.

Les deux jetées de Dunkerque qui prolongent le quai du port, s'avancent loin dans la mer. Les gens de la noce occupaient toute la largeur de la jetée du nord, et ils atteignirent bientôt une petite maisonnette située à son extrémité, où veillait le maître du port.

Le brick de Jean Cornbutte était devenu de plus en plus visible. Le vent fraîchissait, et la *Jeune-Hardie* courait grand large sous ses huniers, sa misaine, sa brigantine, ses perroquets et ses cacatois. La joie devait évidemment régner à bord comme à terre. Jean Cornbutte, une longue-vue à la main, répondait gaillardement aux questions de ses amis.

(A continuer.)

### UNE PETITE FILLE A SA MÈRE.

Etant petite sous ton aile,  
Je prie la chaleur de l'amour;  
Et ta tendresse maternelle  
Me protégea jusqu'à ce jour.

Gâte-moi toujours, ô ma mère!  
Mon cœur sera reconnaissant:  
Pour toi, je dirai ma prière.  
Car le Seigneur aime un enfant.

On dit que l'ange est notre image,  
Et qu'il faut, ici, nous bénir,  
Je n'ai pas toujours été sage,  
Mais tu verras à l'avenir!

Pour détourner la peine amère  
Qui rougirait son œil charmant,  
Je promets que petite mère  
Sera fière de son enfant.

Et chaque fois qu'une caresse  
Me viendra de ton cœur si bon,  
J'avancerai dans la sagesse  
Afin de réjouir ton front.

MME. V...

### LES RÉFLECTIONS D'UN CÉLIBATAIRE.

C'est un homme jeune encore; il a trente ans à peine. Son cœur n'a été ni blasé ni corrompu par les excès. Sa position sociale est convenable. Il a une fortune modeste mais suffisante pour ses besoins. Il a beaucoup d'amis et pas de créanciers. Bref, c'est ce que les mères, désireuses de placer leurs filles, nomment un parti avantageux.

—Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas? lui disons-nous un jour. Et qu'attendez-vous, selon l'expression vulgaire, pour faire une fin?

—Ah! voilà, nous répondit-il, parce que cette fin pourrait bien être qu'un déplorable commencement. J'ai la prétention de croire que je ferais un excellent époux et que je tomberais sur un ange de femme; mais les anges, dans notre époque, ont des aspirations et des idées qui m'effrayent. C'est très cher habiller un ange qui daigne descendre jusqu'à nous, et il faut être énormément riche pour satisfaire ses désirs ou ses caprices. Il y a toujours une foule de raisons péremptoires pour démontrer que le superflu est absolument nécessaire; l'exemple des autres, les convenances sociales, l'intérêt de paraître et d'avoir un train de maison digne de la situation que l'on occupe.

La vie usuelle est devenue horriblement dispendieuse et difficile. Le luxe s'est répandu des hautes classes dans les classes inférieures elles-mêmes. Où sont les meubles modestes de nos pères? où sont les robes d'indienne de nos mères? Il faut être aujourd'hui millionnaire ou n'avoir pas le sou pour se marier. La bourgeoisie moyenne, tenue à un coûteux decorum et entraînée par toutes sortes de tentations perfides, ne parvient qu'à force d'expédients à suffire à ses dépenses et à équilibrer ses budgets domestiques. Et qu'est-ce, grand Dieu! lorsque les enfants arrivent, lorsqu'il faut pourvoir à leur instruction, à leur entretien et aussi malheureusement à leur goût luxueux? Voilà ce qui m'éloigne du mariage et me fait préférer le célibat. J'ai assez de ressources pour vivre seul à mon aise, mais non pour faire vivre une femme et une famille

dans les conditions de "high life" où tout le monde prétend vivre aujourd'hui.

Mon ami a-t-il raison ou tort? Ce qu'il dit mérite que la plus belle moitié du genre humain y réfléchisse. C'est à elle à se demander si elle ne ferait pas bien d'accomplir courageusement une grande réforme somptuaire pour ramener à l'hymen tant de jeunes gens qui le fuient et ne pas condamner tant de jeunes filles à un célibat perpétuel.

### VARIÉTÉS.

Un notaire du district des Trois-Rivières, en rédigeant un contrat de mariage, a inséré une clause en vertu de laquelle "le père de la future épouse doit fournir un lit garni d'habitants."  
—Ouf! ça me démange!

\* \* \*

UN PASTEUR ECOSSAIS.—Il y avait une fois un pasteur écossais qui était renommé pour son esprit et pour ses fines réparties. Il s'appelait Morrison.

Un jour, le pasteur Morrison, se présenta chez un officier et le pria de pardonner à un pauvre soldat une faute qu'il avait commise. L'officier y consentit, à condition que le pasteur, à son tour, lui accordât la première faveur qu'il lui demanderait. M. Morrison accepta la condition, et deux jours après, l'officier vint lui demander de baptiser un jeune chien.

Il fut convenu que la cérémonie aurait lieu le lendemain, l'officier devant tenir le jeune chien, selon la coutume dans les baptêmes. Le lendemain, l'officier, accompagné d'un grand nombre d'amis arriva chez le pasteur avec son chien.

"Comme je suis ministre de l'église presbytérienne, je dois accomplir à la lettre les cérémonies prescrites par cette église, dit M. Morrison.

"Certainement répondit l'officier; je désire que toutes les cérémonies, sans exception, soient accomplies.

"C'est bien, mon officier, ajouta M. Morrison, alors je commence par la question ordinaire:

*Reconnaissez-vous être le père de ce jeune chien?*

A ces mots, l'assemblée éclata de rire; l'officier, tout confus, jeta son chien dans un coin, et promit de ne plus se moquer ni des baptêmes ni de M. Morrison.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa.